

## Retour envisagé

Onze minutes à une vitesse de sept kilomètres par heure, quatre pour cent d'inclinaison, cent vingt-six battements par minute soit un « bpm » satisfaisant, pourtant Robia s'effondre littéralement en actionnant l'arrêt d'urgence de son tapis de course Domyos T 520 A.

Cadeau de sa fille aînée pour le remercier de ne pas l'avoir faite orpheline à vingt ans, elle lui a donné pour mission de se familiariser doucement à une activité sportive. Mais après deux semaines d'usage, quinze minutes de footing est son maximum, il lui est impossible d'aller plus loin, de poursuivre l'effort et particulièrement aujourd'hui. Une armée de petits points blancs masque subitement sa vision et ses jambes ne supportent plus son poids. Assis, tentant de reprendre son souffle, il ne peut réfréner les larmes inondant ses joues. Il sait que ce sera encore long et tout le chemin parcouru ces dernières années se fracasse encore contre les difficultés du quotidien. Quatre ans, quatre longues années où sa vie a totalement explosé et failli maintes fois s'éteindre définitivement.

Michel Robia, Commandant de Police, ancien chef incontesté et incontestable de la Brigade Criminelle de la Sûreté Départementale des Alpes-Maritimes, n'est plus qu'un malade fraîchement réparé. Il vient de recevoir l'Arrêté du Préfet de la zone sud précisant l'accord du Comité Médical pour une reprise de son activité professionnelle. Une copie froide, distante, au format A4, à peine compréhensible tant les arrêtés ministériels référencés sont nombreux, un document signé par un inconnu qui lui confère le droit de reprendre son ancienne vie. Aucune périphrase ne pourrait réellement le décrire lorsqu'il était à son apogée alors ce courrier reçu d'un haut fonctionnaire de l'état est plus que déconcertant.

Que peut-il savoir des épreuves surmontées, des étapes franchies, des douleurs et souffrances encaissées, des mois d'hospitalisation ? Qui ose évaluer et juger apte à travailler un homme qui a vaincu le diable et combat toujours ses suppôts à travers tous les supplices supportés ?

Tant qu'il s'agit de lutter pour simplement vivre, les questions ne se posent pas, mais reprendre son métier de flic, en est-il toujours capable ?

Comment oublier une si longue agonie, ces mois où il a été éloigné de tout, de ses collègues, des affaires, de la criminalité, de la justice, de la hiérarchie et surtout de tous ses réflexes d'enquêteur. Fréquenter le monde hospitalier public et ses difficultés, les conduites à tenir pour des rendez-vous plus rapides ou la gestion des heures dans les salles d'attente l'ont amené à des années-lumière de son ancienne profession. Les problèmes de remboursement de frais avancés par des mutuelles de Police plus véreuses que toutes les sociétés mafieuses qu'il ait pu rencontrer dans sa carrière, autant de misères ajoutées à des pathologies engageant son pronostic vital qui ont vidé l'enquêteur de toute autre réflexion. Robia n'a pensé et vécu qu'à travers sa maladie au point qu'il ne pourrait relater la moindre affaire pénale survenue à Nice ces quatre dernières années. Désintéressement total, détachement obligatoire pour recentrer ses énergies et lutter pour combattre un monstre génétique qui, dans la grande majorité des cas, finit par vaincre.

Cependant l'arrêté de reprise est là et il ne peut plus reculer. Aline, son chirurgien l'a bien averti qu'il n'était peut-être pas prêt à réintégrer si rapidement les forces de l'ordre. Bousculant les événements, Robia n'a pas tenu compte de ses mises en garde et a obtenu son certificat de reprise.

Aline Diamand, médecin chirurgien référent au CHU de Nice en transplantation hépatique, l'assiste depuis son passage dans l'indifférence et l'anonymat d'un homme actif placé soudainement en longue maladie. Elle interprète tous les résultats de ses analyses et examens médicaux, des améliorations aux aggravations. Tout ce cursus hospitalier parcouru en sa compagnie depuis son inscription sur la liste des transplantations hépatiques en attente d'une greffe du foie jusqu'à aujourd'hui. Aussi, la réception de cette autorisation insipide ne reflète en rien la signification réelle de ce document.

Robia se relève, penser à tous ces paliers franchis l'aide à récupérer, il remet le tapis de course en position haute en attente de la prochaine séance. Conforme à son tempérament, il sera temps de pallier et solutionner les problèmes lorsqu'ils se présenteront.

Se décidant à ne pas laisser le doute l'envahir, Robia prend son téléphone et appelle son ancien service.

— Secrétariat de la Sûreté Départementale, j'écoute.

— Cathy ? C'est Michel.

Entendant une voix familière sans pouvoir l'identifier, Cathy laisse quelques secondes s'écouler qui oblige l'interlocuteur à poursuivre et préciser.

— C'est Michel. Michel Robia.

— Michel ? Comment vas-tu ? J'ai su que tu avais consulté le comité médical pour reprendre le taf. Tu vas nous revenir paraît-il ?

— Oui, je reprends mais je ne sais pas encore où.

— Ecoute, je te passe le patron, attention, il n'a pas changé.

En deux minutes, quatre longues années semblent avoir passé si rapidement que le ton ironique de Cathy résonne aux oreilles de Robia comme s'il revenait de trois semaines de congés annuels.

Quelques secondes s'écoulent lorsqu'il entend la voix de son ancien commissaire, avec lequel ses rapports n'ont jamais été apaisés.

— Fogiel. J'écoute.

— Bonjour monsieur. Commandant Robia. Je suis autorisé à reprendre le service, comment voulez-vous que l'on fasse ?

Des propos directs cachant une tension nerveuse qui le surprend, peu habitué à ressentir la pression, sa réaction amène la conversation sur un terrain dont il n'est plus familier.

— Commandant Robia ! Bonjour. Je ne m'attendais pas à un appel aussi rapide. J'ai appris la décision du comité médical. Naturellement, je n'ai pas encore réfléchi comment vous allez réintégrer mon service mais vous comprenez que reprendre la direction de la brigade criminelle est impossible.

De nouveau, quelques secondes de silence laissant croire qu'il réfléchit, Fogiel reprend sur le même ton mélangeant le sarcasme, l'hostilité et la rancœur.

— Commandant, présentez-vous lundi matin et vous assurerez la gestion de la brigade auto. Ils ne sont plus que quatre. J'avais l'intention de dissoudre ce groupe mais après tout, autant vous donner une chance commune. A lundi Commandant.

Robia n'a pas le temps de répondre que Fogiel a déjà raccroché. Il n'a jamais pu l'appeler « patron » comme tous ses collègues, pensant qu'il n'était ni plombier ni gérant d'un débit de boisson. Il se contentait d'un « monsieur » de politesse car il ne voyait nullement un patron en cet homme.

Il se remémore sa dernière affaire à la tête de la brigade criminelle relative à un assassinat à la suite d'un viol commis dans le vieux Nice. Tous les honneurs médiatiques lui étaient revenus mettant involontairement son commissaire dans l'ombre. Alexandre Fogiel, en mal de reconnaissance, jaloux de Robia, ne lui a pas pardonné une telle réussite et quatre ans après, il n'a toujours pu obtenir une affectation à la hauteur de son égo, de sa vanité ou présomption. Comme tous ses congénères, il ne peut admettre que les enquêteurs sous ses ordres aient une aura supérieure à la sienne.

Cette affectation devient sa première petite vengeance amenant Robia dans l'incertitude d'un retour brutal à la réalité policière. Loin d'imaginer qu'il s'agit déjà d'un énorme défi à relever pour un homme brisé par la maladie, Fogiel est incapable d'envisager le ressenti de son subordonné. Sans raison, Robia se souvient de l'un des formateurs de l'école des Inspecteurs de Police Nationale du Ministère de l'Intérieur située à Toulouse. Homme de petite taille aux épaules larges, accent du sud-ouest bien prononcé, un vocabulaire fleuri et très imagé d'expressions aussi drôles que surprenantes, l'Inspecteur Divisionnaire Vincent Tomasco répétait trop souvent :

— Attention messieurs, là où il y a de l'homme, il y a de l'hommerie et là où il y a des commissaires, il y a des commisseries. Il faudra faire avec, mais ne les laissez jamais gagner. Jamais ! Vous êtes le corps des Inspecteurs de Police, c'est vous la Police Judiciaire et vous seulement.

Vincent Tomasco devait sûrement évoquer des hommes à l'image d'Alexandre Fogiel. En un simple appel téléphonique, Robia voit ses doutes plus élevés que jamais. Vouloir réintégrer une profession où il sera confronté aux commisseries permanentes, est-ce bien pour vivre cela qu'il s'est battu et a vaincu un cancer du foie.

Quelques minutes à peine écoulées, le temps d'intégrer sa conversation avec Fogiel que Robia est surpris par un appel masqué sur son téléphone. Machinalement il répond.

— Michel ? C'est Anthony. Il paraît que tu reprends lundi. Tu as fini tes vacances ?

Robia reconnaît immédiatement son interlocuteur.

— Oui c'est cela. J'ai fini mes vacances et je conserve de belles cicatrices sur le ventre en guise de carte postale, cela me permet de ne pas les oublier. Antho, tu as toujours un humour à chier, tu ne changes pas !

— Trop tard pour espérer m'améliorer. Michel, j'aurais aimé être là pour ton retour mais vendredi soir, c'est terminé pour moi. Je fais un pot pour mon départ à la retraite, tu viens ? En même temps, tu profiteras de la fête pour revoir tout le monde avant ta reprise.

Pris de court, Robia ne peut esquiver une excuse pour éviter de se retrouver au milieu de tous ses anciens collègues, un pot en fin de semaine pour le départ à la retraite d'un ancien de la Crime, c'est le piège assuré. La cigarette, l'alcool, les chips, la charcuterie ou les cacahuètes, autant de poisons totalement proscrits pour un greffé du foie mais surtout, comment expliquer à Anthony qu'après avoir travaillé des années ensemble, quatre ans sans un appel ou une visite de sa part c'est long, très long. Pareillement pour la majorité de ses collègues, il est tombé aux oubliettes dès ses premiers jours de maladie et son combat s'est effectué seul, sans tous ceux qui ont partagé sa vie professionnelle durant des années. Robia sait aussi que ce métier est trop prenant pour regarder en arrière, pour avoir le temps de s'arrêter, se poser et soutenir les « flicards » en panne ou tombés en route. Avancer coûte que coûte, l'urgence du mardi chasse celle du lundi, appréhender les vendredis de peur d'avoir une nouvelle fin de semaine perdue ou ne jamais s'accorder plus de quinze jours d'absence, autant de règles qui s'imposent avec l'ancienneté. La criminalité n'a ni repos fériés ni congés annuels et les conséquences se matérialisent par la multitude de flics divorcés ou en état d'isolement social. Replonger dans cet univers paraît plus compliqué que prévu, l'adversité ne l'effraie pas, pourtant il ne ressent plus les dangers comme avant, son alarme interne est déconnectée et forcément, se pourrait-il qu'il ne soit plus apte pour un tel sacrifice ?

Que peut connaître le préfet de la zone sud pour qu'il statue et le juge apte à reprendre le service ? Que peut-il savoir de lui et de ce qu'il a enduré ces quatre dernières années ou des conséquences encore subies ?

— Michel ? Alors je compte sur toi ?

— Oui Antho, je serai là.